

Études littéraires africaines



MUDIMBE V. Y : *Tales of Faith, Religion as political performance in Central Africa*, The Athlone Press, London and Atlantic Highlands, New Jersey, 1997, XIV-231p.

Anthony Mangeon

Number 7, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042101ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042101ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mangeon, A. (1999). Review of [MUDIMBE V. Y : *Tales of Faith, Religion as political performance in Central Africa*, The Athlone Press, London and Atlantic Highlands, New Jersey, 1997, XIV-231p.] *Études littéraires africaines*, (7), 37–39. <https://doi.org/10.7202/1042101ar>

■ MUDIMBE V.Y : *TALES OF FAITH, RELIGION AS POLITICAL PERFORMANCE IN CENTRAL AFRICA*, THE ATHLONE PRESS, LONDON AND ATLANTIC HIGHLANDS, NEW JERSEY, 1997, XIV-231p.

En 1993, V.Y Mudimbe fut invité par la *School of Oriental and African Studies* de Londres à donner une série de conférences en religion comparée, qui sont rassemblées ici sous le titre "Tales of Faith". Mudimbe se propose d'y explorer les pratiques religieuses africaines et leur rôle dans la constitution d'une identité.

Dans sa préface, l'écrivain zaïrois rappelle l'importance de certains modèles d'analyse, notamment le marxisme et le structuralisme qui ont conjointement rendu possible une rupture épistémologique dans les études africaines, en postulant que toute réalité, et par conséquent toute réalité sociale, pouvait être décrite comme constituant un système à part entière, avec ses propres normes et ses propres règles de fonctionnement. Tout en reconnaissant l'influence que peuvent exercer sur lui ces deux principaux modèles, Mudimbe insiste sur la nécessité de toujours maintenir, néanmoins, une distance critique, en montrant que ces sources, pour aussi respectables qu'elles soient, n'en sont pas moins soumises aux exigences épistémologiques de leur époque, et leurs méthodes inscrites de ce fait dans des configurations intellectuelles qui déterminent, peu ou prou, les énoncés produits. Et pour se prémunir de cette illusion d'objectivité, l'auteur insiste sur la dimension existentielle qui intervient dans les croyances et les pratiques religieuses, et doit ainsi être prise en compte dans leur étude.

La première partie, intitulé "God's inflections, on the politics of interpretation", cherche alors à resituer la religion dans son contexte politique, à savoir son rôle (*performance*) dans la vie de la cité (*polis*). La caractérisation des religions africaines comme "primitives" constitue un premier objet d'analyse, où Lévi-Bruhl est convoqué, et l'insistance, souvent relevée chez lui, sur la différence radicale entre le mode magico-religieux de la pensée africaine, et celui, scientifique, de la pensée européenne est réévaluée. Mudimbe montre ainsi, avec l'aide d'Evans-Pritchard, que l'anthropologue français n'est sans doute pas si éloigné de certaines thèses de Lévi-Strauss, puisqu'il n'a jamais considéré le primitif comme incapable d'une pensée rationnelle, et la différence n'est pas tant pensée en termes biologiques que sociaux. Lévi-Bruhl et Evans-Pritchard, en établissant une dichotomie "primitif-civilisé", sont toutefois tributaires des paradigmes évolutionnistes, et leur discours s'insère dans une économie intellectuelle et politique où le concept de primitif peut être analysé grâce, nous dit Mudimbe, à une sémiotique de l'absence. En rappelant que la notion de primordialité est à l'origine du concept, le philosophe met en lumière son ambivalence, qui consiste en deux sèmes à la fois complémentaires et contradictoires : l'un d'absence, l'autre de présence. Comme minuit ou zéro, le primitif est l'actualisation d'un néant, le moment

neutre d'une genèse, qui se transforme en une positivité (l'après-genèse). Il fonctionne ainsi comme un méta-signe, par rapport auquel tous les autres se positionnent : les heures et les nombres se décomptent respectivement à partir de minuit ou zéro, et le primitif fournit le contrepoint à partir duquel le civilisé détermine sa nature. Au terme de ce chapitre, Mudimbe commente alors deux ouvrages, l'un sur l'anthropologie en Afrique, par Sally Falk Moore, l'autre sur la philosophie africaine, par Dismas Masolo, pour souligner les variations dans l'interprétation de l'expérience religieuse en Afrique.

La seconde partie de *Tales of Faith*, "Erasing the difference of genesis" s'intéresse aux processus de conversion de l'espace et des cultures africaines au Christianisme, dont l'une des clés fut précisément la constitution d'un clergé africain. La domestication des novices en "corps dociles" au sein de l'institution catholique fait l'objet d'une belle analyse, et Cheikh Hamidou Kane est évoqué à titre d'exemple pour fournir le parallèle au sein de l'Islam noir. L'apparition d'un clergé noir est par ailleurs à l'origine d'une théologie africaine, qui s'astreint d'abord à retrouver les traces d'une révélation universelle dans les religions africaines dites païennes, avant de s'orienter vers une relecture critique de la Bible, dans les années soixante-dix, qui essaie, selon Mudimbe, de promouvoir une théologie de la libération.

Le troisième chapitre, sous le titre "The practice of misunderstanding", prolonge alors ces analyses en interrogeant les liens entre l'ethnothéologie et l'ethnophilosophie, qui tout en se faisant critiques du discours occidental (anthropologie, théologie), sont des pratiques africaines qui s'enracinent dans une tradition « scientifique » extérieure à l'Afrique. Les difficultés ne manquent pas : comment faire correspondre les modèles importés et les attentes propres à l'Afrique ? Et surtout, comment justifier la relation hiérarchique qui unit les expériences religieuses locales à l'expérience occidentale du Christianisme ? Mudimbe élabore alors le concept de *rétrodictio*n pour expliciter le processus qui a consisté, pour nombre d'intellectuels africains, à investir le passé des valeurs du présent, et redécouvrir ainsi dans ce passé réinventé, reconstruit, la vérité de leurs hypothèses. En se situant dans un passé illusoire, l'ethnothéologie et l'ethnophilosophie ont ainsi entériné l'idée d'une différence radicale qui ne voit que deux perspectives s'ouvrir à elle : être son propre culte - le monde de la tradition, essentialisé, devenant un bastion à protéger -, ou bien s'assimiler (conversion) dans l'autre terme de la dichotomie paradigmatique, une modernité qui s'est incarnée dans la colonisation puis la christianisation. Mudimbe montre alors que ce processus de conversion et de reconfiguration culturelle de l'Afrique devait se heurter à des résistances évidentes, et qu'ainsi un espace métissé s'est imposé, à la fois contre des traditions loin d'être aussi idylliques qu'elles ne sont souvent représentées et le programme de substitution qui voulait les éradiquer.

Ce dernier point constitue en particulier le sujet de la quatrième partie,

intitulée "Acculturation : an « espace métissé »". Mudimbe formule tout d'abord certaines critiques contre la pratique des sciences sociales en Afrique, en s'appuyant sur Foucault et Bourdieu. L'argument classique (les sciences humaines prennent modèle sur les sciences naturelles et exactes tout en portant leur attention sur une réalité humaine qui résiste à l'objectivation, l'ordre social détermine par ailleurs les interprétations qui peuvent en être faites) est associé à une réévaluation des frontières entre sociologie, anthropologie et histoire. La dimension idéologique limite, selon Mudimbe, l'adéquation entre la "chose du texte" et les constructions scientifiques qui veulent la restituer, ce qui s'avère tout particulièrement vrai dans le contexte africain, où le spécialiste dépend souvent d'outils méthodologiques élaborés dans une configuration intellectuelle propre à l'Europe. Mudimbe invite alors le chercheur africain à promouvoir une pratique des sciences sociales intégrée dans la spécificité culturelle et historique des sociétés africaines, en s'engageant, contre la "bibliothèque coloniale" héritée de l'occident, dans une décolonisation conceptuelle. Sans constituer un rejet complet des modèles occidentaux, il s'agit ici de procéder à une révision, motivée par une prise de parole et la prise de conscience que nous sommes tous, peu ou prou, des métis culturels. Sartre est invoqué dans cet épilogue, où Mudimbe rappelle que notre "péché originel" dans ce monde réside dans le fait que nous n'y sommes pas seuls, mais en rapport toujours avec l'autre (être pour autrui), qui nous objectivise et que nous réifions à notre tour. Dès lors, aucune culture ne peut affirmer posséder une identité absolument dépourvue d'influences extérieures, et se réduire à une pure essence qui serait un naufrage dans le solipsisme. L'idée de métissité fondamentale est ainsi le point d'ancrage où l'expérience africaine, tout en s'actualisant, peut s'intégrer dans la diversité des cultures et communautés humaines.

Cet ouvrage constitue donc une mise au point et une reformulation des principales idées de Mudimbe, où l'analyse toutefois ne se concentre pas tant sur le discours anthropologique que sur celui de la théologie. Dans la lignée de *Parables and parables*, paru en 1991, Mudimbe poursuit ses interrogations sur la question de la spiritualité en Afrique (une *Encyclopédie des Religions et philosophies africaines*, dont il est l'éditeur en chef, est actuellement proche de la publication). On peut seulement regretter que le livre prenne parfois l'allure trop systématique de séries de comptes rendus, ou de monographies détaillées sur des prêtres ou philosophes africains, dont l'intérêt est indiscutable, mais qui peuvent faire perdre au lecteur le fil exact de l'argumentation.

■ Anthony MANGEON